

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Compte rendu

Michel Coulombe

Volume 12, numéro 4, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1993). *Compte rendu*. *Ciné-Bulles*, 12, (4), 55-57.

Rires de France

par Michel Coulombe

On dit souvent que l'humour résiste mal à l'exportation, qu'il voyage difficilement à l'étranger. Un certain humour du moins. De sorte qu'on ne s'étonne pas outre mesure de l'absence de grande carrière internationale de comédies québécoises comme **Cruising Bar**, **Ding et Dong**, **le film et la Florida**. Tout de même, il faudrait être de mauvaise foi pour oublier tout à fait que Chaplin, Keaton, Laurel, Hardy, Harpo, Groucho, Chico, Zeppo et plusieurs de leurs contemporains ont trouvé leur public aux quatre coins de la planète et résistent toujours très bien au temps qui passe. Avec eux, l'humour s'apparente plutôt à une version décalquée de l'espéranto.

On trouve peu d'équivalents dans le cinéma français de ces phénomènes capables d'exciter les zygomatiques les plus récalcitrants. L'humour y repose davantage sur le verbe, ce qui explique peut-être que la diffusion internationale des meilleures comédies françaises passe bien souvent par un remake américain servi par Richard Pryor, Martin Short, Tom Selleck ou Ted Danson. Tout de même, on s'ennuie, depuis déjà des années, de l'univers coloré de Pagnol, du style inventif de Tati, de la fantaisie de **la Cage aux folles** (première mouture) et des bonnes têtes de Bourvil, Fernandel et de Funès, comme d'ailleurs les amateurs d'action regrettent les beaux jours de Delon et de Belmondo. Le vedettariat français n'est plus ce qu'il était. Autant l'admettre, le temps des insupportables Charlots est bien révolu et Pierre Richard semble avoir épuisé jusqu'au dernier sourire que son personnage de distrait et de gaffeur pouvait encore arracher à un spectateur accablé d'un fou rire permanent.

Aujourd'hui, le cinéma français, dominé par les longs métrages d'auteurs angoissés et les adaptations d'œuvres classiques, rit somme toute très peu. Ou alors jaune, surtout lorsqu'on examine de près les indices de fréquentation au Québec, mais aussi en France. Lorsque le rire résonne dans les salles obscures, il vient désormais du face à face bête et méchant de ripoux interprétés par Philippe Noiret et

Thierry L'Hermitte ou des nouveaux pères maladroits de **Trois Hommes et un couffin**. De la dérision et non des tartes à la crème.

Tout de même, ces derniers mois, on a senti un grand rire planer au-dessus de l'Hexagone, puis souffler du côté de l'Amérique du Nord. Comme il n'y a, de toute évidence, plus grand-chose à attendre des réalisateurs fatigués qui traînent leur caméra de **Vanille fraise en Bal des casse-pieds**, paralysés par leur goût des recettes d'avant-hier, visiblement momifiés, cette offensive non concertée de la comédie française paraîtra très rafraîchissante. Rassurante aussi.

Qu'on ne se laisse pas bernier toutefois, le mouvement exclut l'insignifiant **Toxic Affair** de Philomène Esposito, un film qui amène le spectateur à conclure, bien malgré lui, qu'Isabelle Adjani aurait pu tout aussi bien prolonger son absence (solidement médiatisée) quelques années encore sans que cela soulève la moindre indignation. Alors que là, hélas, les fans (et anciens fans) de la star doivent composer avec son interprétation insensée d'une pauvre fille détestable au possible qui se démène bruyamment dans une histoire aussi idiote que prévisible chapeauté d'un de ces titres anglophiles qui finira bien par tuer le cinéma français. Qui, sur une telle lancée, l'aura cherché. Dur, dur d'être cinéphile certains jours. Que Cannes, festival tout-puissants, ait clôturé avec un tel ratage s'explique soit parce qu'on n'avait pas vu le film, soit parce que le producteur a délié les cordons de sa bourse dans un geste généreux et fort apprécié, soit parce que le chauvinisme et le pouvoir mythique de la star ont fait leur (basse) œuvre. Rien de très honorable.

Mais bon, il y a mieux. Heureusement, car Isabelle Adjani est aussi drôle que Meryl Streep, qui n'est pas exactement Whoopie Goldberg. Il y a **la Crise**, **Tango et les Visiteurs**. De drôles de films d'auteur qui s'intéressent, chacun à leur manière, à la vie moderne et aux valeurs. À ce qui est et à ce qui ne va plus. Avec humour et finesse.

Avec **les Visiteurs**, Jean-Marie Poiré, le réalisateur du **Père Noël est une ordure** et de **Papy fait de la résistance**, joue la carte de la distanciation. Le film est construit autour du point de vue de l'étranger, recette classique de la comédie comme le rappelait il y a quelques années **Crocodile Dundee** (première mouture). Cette fois, deux voyageurs débarqués du Moyen Âge jettent un regard naïf et incrédule sur la France contemporaine, confrontés à une bourgeoisie désespérante qui fait du commerce avec le patrimoine.

Les Visiteurs

35 mm / coul. / 106 min /
1993 / fict. / France

Réal.: Jean-Marie Poiré
Scén.: Christian Clavier et Jean-Marie Poiré
Image: Jean-Yves Le Mener
Son: Jean-Charles Ruault
Mus.: Éric Lévi
Mont.: Catherine Kelber
Prod.: Alain Terzian
Dist.: C/FP Distribution
Int.: Christian Clavier, Jean Reno, Valérie Lemercier, Marie-Anne Chazel, Christian Bujeau, Isabelle Nanty, Gérard Sely, Didier Pain

La Crise

35 mm / coul. / 95 min /
1992 / fict. / France

Réal. et scén.: Coline Serreau
Image: Robert Alazraki
Son: Guillaume Sciamia et Dominique Dalmaso
Mus.: Sonia Wieder-Atherton
Mont.: Catherine Renault
Prod.: les Films Alain Sarde, TFI Films Production, Leader Cinematografica et Raidue
Dist.: Malofilm Distribution
Int.: Vincent Lindon, Patrick Timsit, Zabou, Maria Pacome, Yves Robert

Tango

35 mm / coul. / 110 min /
1993 / fict. / France

Réal.: Patrice Leconte
Scén.: Patrice Leconte avec la collaboration de Patrick Dewolf
Image: Eduardo Serra
Son: Pierre Lenoir
Mus.: Angélique et Jean-Claude Nachon
Mont.: Geneviève Winding
Prod.: Philippe Carcassonne - Cinéa et René Cleitman - Hachette Première
Dist.: Max Films Distribution
Int.: Philippe Noiret, Richard Bohringer, Thierry Lhermitte

Coup de cœur: comédies françaises



Tango



Les Visiteurs



La Crise

Dépassés par tout ce qui les entoure, le preux chevalier (Jean Reno) et son fidèle serviteur (Christian Clavier) sont tantôt mystifiés, tantôt, évidemment, très perspicaces, mais sans trop s'en rendre compte comme le veut la comédie. Derrière le répertoire de gags visuels qui fait le succès du genre (visage plongé dans une cuvette, morceau de viande qu'on fait cuire au bout d'un parapluie, nourriture lancée sur le plancher à l'intention du laquais, bain qu'on prend habillé de la tête aux pieds, lampes arrachées comme s'il s'agissait de chandeliers, etc.), c'est de la perte d'un héritage dont il est question, des traditions à l'abandon, du pays qu'on défigure, de la mémoire qui s'effrite, du code d'honneur des chevaliers qu'on a enterré sans le moindre égard dans le jardin de notables coincés. Valérie Lemercier, la mercantile descendante du «visiteur», superficielle et sans malice, incarne parfaitement le malaise de cette fin de millénaire. Et le tableau est si navrant qu'on préfère en rire.

Dans la continuité de ses deux films précédents, **Trois Hommes et un couffin** et **Romuald et Juliette**, Coline Serreau opte pour une tout autre stratégie dans **la Crise**. Son héros, interprété par Vincent Lindon, est immédiatement plongé au cœur de l'action, incapable de recul parce que pris dans la tourmente, le visage collé sur la vitre. Ainsi perd-t-il sa femme et son emploi dans les cinq premières minutes du film. Il mettra beaucoup plus de temps toutefois à trouver une oreille attentive. Mais qui a encore le temps d'écouter un homme raconter les malheurs qui l'accablent alors qu'il y a des familles reconstituées d'une complexité affolante à gérer, la pauvre rentabilité de la médecine homéopathique à reconsidérer, la sexualité revendiquée des aînés à digérer, le besoin d'une place où péter dans ses draps en paix à débattre, les choix alimentaires des parents à remettre en question? On pourrait croire que Coline Serreau propose un simple inventaire, alors qu'en fait, elle énumère les symptômes d'une crise des valeurs qui dépasse largement ses personnages. Elle dépeint, avec humour et finesse, une société où chacun est trop pressé pour faire preuve d'un tant soit peu d'écoute sauf si, évidemment, il attend quelque chose en retour. Et, tout compte fait, ce n'est pas tout à fait hilarant.

Patrice Leconte, plus raffiné qu'à l'époque des **Bronzés font du ski**, moins émouvant toutefois que dans **le Mari de la coiffeuse**, emprunte quant à lui un chemin nettement plus risqué. En fait, dans **Tango**, il avance à flanc de falaise. Le risque d'être mal compris, de voir le deuxième degré de son récit

Coup de cœur: comédies françaises

échapper au spectateur le guette à tout moment. Pour qui s'y méprend, sa comédie amoureuse se transforme aussitôt en détestable manifeste misogyne. Tuez votre femme, vous vous sentirez beaucoup mieux, semblent dire ses trois hommes sans femme ni couffin.

Le premier, interprété par Richard Bohringer, s'est débarrassé brutalement — et impunément — d'une épouse adultère en lui offrant, avec le sourire, des acrobaties aériennes meurtrières. Le deuxième, interprété par Philippe Noiret, vit seul et en fait une religion. Le troisième, interprété par Thierry L'Hermitte, en vient à se laisser convaincre de la nécessité d'éliminer sa femme pour enfin se sentir libre. Il faudrait être de parfaite mauvaise foi pour prendre pareil message au pied de la lettre (et pourtant...) comme d'ailleurs il fallait être singulièrement aventurier pour faire un tel pari. Tandis que Poiré fait rire, et que Serreau fait mouche, Leconte fait grincer des dents en exagérant le conflit éternel et sans cesse renouvelé qui oppose les sexes.

Qu'on ne croie pas toutefois que la comédie française dynamite tout, même lorsqu'elle s'éloigne des poursuites d'automobiles, des grimaces et de la mascarade. Qu'elle devient décapante et irrévé-

rencieuse. Loin de là. Elle déterre le ridicule certes, mais, selon toute évidence à l'abri d'une morale affreuse, sale et méchante, elle renforce les valeurs positives, conservatrices.

Ainsi, **Toxic Affair** se termine sur une amitié revitalisée et sur le début d'une histoire amoureuse et on pourrait croire qu'il y a là une formule, un effet mode. Dans **les Visiteurs**, le représentant du capitalisme est puni, l'ingénieux serviteur récompensé pour ses efforts et l'amour chevaleresque libéré. Dans **la Crise**, c'est chez le plus faible que l'homme en crise trouve le soutien devenu indispensable à sa survie et, dès lors qu'il semble s'être humanisé, l'amour reprend naturellement ses droits. Même conclusion rassurante dans **Tango** où le projet d'assassinat autour duquel est construit le film échoue (la question se pose, brutale: peut-on sérieusement assassiner Miou-Miou dans une comédie?), ce qui ouvre la porte au retour de l'épouse qui, comme celle de **la Crise**, avait fait ses bagages mais n'attendait que le moment où son homme serait prêt à l'accueillir pour revenir au foyer, sereine. On écrase une larme. Bref, on a beau rire, l'amour c'est du sérieux. Happy end, joyeuse fin. ■

Solution des mots croisés de la page 41

N	E	V	I	N			V	A	S	A	10
		D	R	O	F	K	C	I	P		9
E	S		C	I		A		M			8
M	E	L		L	E		O	E	N		7
S	K	A	S		N		F	F	O		6
I			S	N	E	V	I		N		5
T	H	C	E	R	B		T	A	N		4
O	R	E	N		M	T		G	A		3
R		B		S	E	R	D	R	O		2
E		Q	I	S	A	S	A	R	U	J	1
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1		

Le Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse

a obtenu pour son action culturelle
remarquable dans la diffusion de la relève cinématographique

le *Grand Prix Hydro-Québec*

du Conseil de la culture des Laurentides

Le Festival de Sainte-Thérèse
est spécialisé dans la présentation
en compétition de premières œuvres
de court et de long métrage.

L'Association des cinémas parallèles
du Québec rend hommage
aux organisateurs et à tous les bénévoles
qui ont contribué à cette réussite